

Au bureau

(Encore du travail de révision)

Elle va à Bordeaux rencontrer un vieil ami (il a une vingtaine d'années plus qu'elle) dont elle n'a pas de nouvelles depuis des années. C'est la seule personne avec laquelle elle peut parler des problèmes avec son mari. Ils se rencontrent à la gare, ils déjeunent et puis ils vont au bureau pour être tranquilles. J'ai tourné tellement de fois les scènes au bureau, j'ai fait tellement de variations que, maintenant, je peux regarder le dernier montage sans la moindre tension. Mais, rien n'est sûr dans ce monde. Il suffit que je change un détail : la couleur de la jupe, les boutons du chemisier pour que la tension revienne.

Comme départ une phrase d'elle : « On a fait l'amour dans le bureau. Il a une bitte en forme de crayon. » Pour la version finale, il a fallu plusieurs années.

Que veut-on dire en disant qu'on a besoin de quelque chose ? Que l'on pense qu'une inquiétude, plus ou moins grande, plus ou moins vague, pourrait être dissipée par ce « quelque chose ». Ce n'était pas mon cas dans la construction de mon film intérieur. Je me lançais dans le tournage quand j'étais calme, tranquille, serein (serein c'est sans doute un peu trop, car il y avait toujours au moins un peu de brouillard). Souvent pour m'endormir.

Réalisation, montage, photos : Renzo

Interprètes : Elle, Lui

Gare de Bordeaux : jupe élégante aux mollets, chemisier blanc. *Tu n'as pas changé. Toi non plus. Ça fait combien d'années qu'on ne se voit pas ? Au moins dix. Beaucoup plus. Je suis allée à Paris en... en... j'avais 18 ans et j'en ai 35... Nooon, pas vrai. Oui, malheureusement. Tu m'as dit que c'est la première fois que tu viens à Bordeaux. Tu verras, c'est une très belle ville. Tu veux qu'on aille au resto ? Il est tôt. Mais, je ne dirais pas non à un café. Parfait. Même si cette partie de la ville n'est pas très belle, si tu n'es pas fatiguée, on peut marcher. Par le centre, ça nous prend une vingtaine de minutes. Oui, pour moi, c'est très bien.*

((Ce n'est pas un vrai dialogue, j'ajoute souvent les dialogues après les scènes tournées sans son. Je vois les mots dessinés sur les lèvres, suggérés dans les sourires, portés par les larmes, nageant dans le plaisir...))

Il est en jeans et veston. Il porte des mocassins du même marron que le veston et il n'est pas bien plus grand qu'elle avec ses talons pas vraiment bas. Cours de la Marne. Rue Belle étoile. *Un nom assez étrange pour une rue, n'est-ce pas ? Tu sais pourquoi ? Non. Rue Tauzia.*

((C'était le parcours que je faisais toujours quand j'arrivais à Bordeaux en train. C'est aussi leur trajet dans le film pour que mon imagination garde bien les pieds sur terre et ne s'envole pas sur les ailes des mots.))

On va passer devant l'église de La sainte Croix. C'est une église romane du XII siècle. Veux-tu qu'on entre ? Plus tard, si tu veux. J'aimerais mieux m'asseoir à une terrasse. On va prendre un taxi pour Place du Parlement. C'est la plus belle place de Bordeaux.

((D'autres fois je les faisais marcher jusqu'à place de la Victoire : deux alternatives : taxi et place du Parlement ou marcher et place de la Victoire. J'avais besoin de ces deux places parce que je les connaissais très bien))

Le café est bourré. Le garçon les fait asseoir à la seule table disponible. *Il y a trop de gens, Veux-tu qu'on change ? Pour un espresso ce ne sera pas long.* Ils boivent leur espresso en silence. *Quel regard triste. Comme je t'ai dit au téléphone... Je suis au trente-sixième dessous.* Elle pleure. Il lui prend la main. *On s'en va. Attends-moi à la sortie.* Elle sort. Il sort. Il lui met un bras autour de l'épaule. Ils se dirigent vers Place

Gambetta. *On est par très loin de mon bureau. Si tu veux, je vais te montrer les derniers travaux. Oui, j'aimerais bien. Ça ne dérange pas ? Qui veux-tu que ça dérange. Il est samedi et la femme de ménage vient très tôt. Ils marchent jusqu'à place Gambetta.*

((Cette marche n'est jamais montrée. On montre un couloir assez sombre au bout duquel il y a un escalier en pierre. C'est au premier étage. Trois serrures.))

En fin de semaine on ferme toujours toutes les trois. Entre. Un salon d'attente. Une table plutôt basse avec plateau en verre et pieds en acier, entouré de trois fauteuils. Un divan noir contre le mur faisant face à la porte d'entrée. Le bureau de la secrétaire. Les murs chargés de dessins en noir et blanc. C'est la salle d'attente. J'aime la petite table. Moi aussi, elle est belle et solide. Est-ce que ça te dit quelque chose le dessin accroché derrière le bureau ? Non, je crois que je ne l'ai jamais vu. Ah, je croyais... alors il a été fait après ton départ. J'ai perdu le sens du temps. Donne-moi le sac. Je vais le poser sur la table. Merci. Viens, je te montre les autres pièces. Ils entrent dans une grande salle avec une énorme table entourée d'au moins une dizaine de fauteuils. Énorme cette salle ! Et quelle table ! On a souvent des réunions avec des clients. On peut asseoir jusqu'à quinze personnes. Et toutes ces portes ? Les trois portes vitrées sont les portes des bureaux des architectes, la grande porte est celle des dessinateurs. La porte ici à côté est la porte de la cuisine. Il ouvre la porte. Petite, mais fonctionnelle. La porte à côté est celle de la salle d'eau. Ça doit te coûter un œil de la tête de loyer. Il m'appartient. Disons, il appartient à ma société et à la banque. Veux-tu un verre d'eau ? Non merci. Suis-moi. Il va dans le bureau des dessinateurs où il y a une armoire avec au moins une vingtaine de tiroirs très large et très bas. Il sort un cartable du premier tiroir.

((À partir de ce moment, le scénario a changé très souvent. Actuellement j'ai trois versions assez stables : dans la première les « contacts » naissent dans le bureau du patron ; dans la deuxième, c'est dans la salle d'entrée que les choses se passent et dans la troisième tout ce fait dans la cuisine. Jusqu'il y a une semaine, il y en avait eu une qui se passait dans la salle d'eau, mais elle n'a pas duré longtemps : trop vulgaire, pas adapté à leur personnalité. J'ai choisi de vous présenter celle du bureau, pour les deux autres j'ai décidé d'insérer deux photos commentées à la fin de ce récit. Certes, réduire une séquence de film à une photo, ça fait un peu « cheap » comme on dit chez nous, mais les trois versions auraient eu un sens seulement pour des critiques littéraires gagnant leur pain dans un bureau universitaire.))

Version bureau

Allons dans mon bureau regarder les dessins. Il y en a sans doute quelques-uns de l'année où tu travaillais avec nous. Ils entrent dans le bureau : une table basse avec deux fauteuils ronds en velours jaune moutarde ; deux chaises noires sur roulettes. Il pose le cartable sur la petite table. Quel bordel ! Hier soir je suis parti très tard et j'ai laissé tout en désordre. Il déplace l'écran de l'ordinateur vers les bords du bureau. Il enlève des dossiers. Voilà ! Peux-tu me passer le cartable ? Il est très lourd. Elle le soulève sans difficulté et le place au centre du bureau. Il y a au moins une centaine de dessins. Ce sont les dessins de 1960 à 1970. Il se déplace derrière le bureau. Il s'assoit. Elle est debout devant le bureau. Il tourne le cartable pour qu'elle puisse voir les dessins à l'endroit. Tu reconnais le style ? Bien sûr. C'est mieux que je vienne de l'autre côté... pour mieux voir... si tu as des questions. Il se met à côté d'elle très concentrée sur chaque dessin. À chaque demande d'explications, les corps s'approchent un peu plus. Au troisième ou quatrième dessin, elle se penche lentement en avant pour mieux regarder. Je ne comprends pas. L'explication se fait attendre quelques seconds : son regard est aimanté par le cou que les cheveux ont libéré. Je vais prendre un verre d'eau. Tu en veux ? Non merci. Il sort. Elle approche une chaise et s'assoit. Quand il revient : Je me suis pris la liberté de... tu as bien fait, j'aurais dû te le proposer. Il se place derrière elle. Ce dessin ne semble pas de votre maison. Laisse-moi le regarder. Il se penche un peu plus que le nécessaire. Il touche avec son

torse sa tête. *Excuse-moi. Je te dépeigne.* Elle se tourne, lui sourit. *Je mets l'autre chaise à côté comme ça on peut mieux regarder ensemble.* Il fait rouler sa chaise à côté de l'autre et il s'assoit. Après un dessin ou deux. *Non, ce n'est pas une bonne idée.* Il éloigne le fauteuil avec un coup de pied. *Moi aussi je pense qu'on peut mieux voir debout.* Elle se lève et éloigne le fauteuil.

((Maintenant entre leur corps il y a le contact maximum permis entre deux personnes flanc contre flanc. Il serait facile de dire qu'il y a du courant qui passe, mais il me semble plus objectif et sans doute plus honnête de parler des légers tremblements du bras et de la voix qui lui font sentir la tension du corps de l'ami. Et, une fois qu'on sent ou on imagine la tension dans l'autre, les marges de manœuvre sont fortement réduites : ou on laisse que la tension que nous nous avons en réserve se libère ou on se ferme et on rejette les tentatives d'invasion avec des méthodes plus ou moins dures dans certains cas en forçant un peu la main on peut arriver au *me-too*. Accordez-moi que ne pas employer le terme galvaudé de désir est un signe que je ne suis pas encore tombé ni dans le caca psychanalytique ni dans celui des romans en série.))

Il parle à un rythme très soutenu. Il se déplace derrière sans interrompre ses éclaircissements qui deviennent toujours plus des assombrissements. Elle écoute sans bouger, surtout quand elle sent le sexe qui prend forme contre une de ses fesses. Un moment de gêne. Un long moment de gêne pour elle. Et, pour lui. Elle se redresse. Il lui caresse les cheveux, il les soulève et lui embrasse le cou. Elle se tourne légèrement, une main reste appuyée à la table. Il passe une main en dessous de son bras. Il ouvre un bouton. La main ne passe pas. Il ouvre avec difficulté un deuxième. Elle se plie en portant sa main vers le centre de la table. Il essaie d'ouvrir un troisième bouton, mais ses doigts ne peuvent pas se concentrer.

((Dans les premières versions, Elle se retournait et l'embrassait. Mais, c'était trop vite et souvent le film entrait dans des culs-de-sac qui me faisaient passer à un autre film. Les derniers mois le film de la médaille se faufilait sans que je m'en aperçoive. Ou mieux : je m'en apercevais quand la tension disparaissait. C'est comme s'il était impossible de garder l'excitation en passant d'une protagoniste à l'autre. Ce qui n'était pas le cas quand les films avaient la même protagoniste.))

Elle se relève. Les yeux baissés, elle ouvre tous les boutons. Il essaie de sortir le chemisier de la jupe pour dégrafer le soutien. Elle se retourne, lui adresse un sourire plus malicieux que triste, et défait l'agrafe placée sur le devant. *Que t'es belle ! Tes... seins.* Et il se jette sur un sein et puis sur l'autre et puis il revient sur le premier... *Tu me fais mal. Oh excuse-moi. Attends.* Elle sort le chemisier de la jupe, l'enlève et le dépose sur la table. Il lui enlève le soutien-gorge, il la soulève et l'assoit sur la table.

((Dans les versions du mois dernier, il ne la mettait pas sur la table, mais il la portait sur un fauteuil))

Il appuie la tête contre ses seins. Elle le caresse. Il soulève la jupe et fouille dans les poils. *Soulève-toi un peu. Non, attends.* Elle le pousse légèrement et se remet debout. *Laisse-moi faire.* Elle lui ouvre la chemise, promène ses lèvres sur sa poitrine, puis se détache. *Appuie-toi à la table.* Elle s'agenouille et colle sa tête à la braguette. Il commence à défaire sa ceinture. *Non. Laisse-moi faire.* Les pantalons tombent. Elle lui enlève les mocassins et les pantalons, promène la langue des genoux à l'aine, lui sort la bourse du slip, la caresse, lève sa tête et le regarde détendue et souriante. Lui aussi semble se détendre. Elle lui baisse le slip qu'il garde sur une cheville. Elle prend la bite entre ses mains et la dépose entre les seins qu'elle serre et promène. *Prends-le dans ta bouche. Attends.* Elle se baisse et lui lèche les couilles. *Je t'en prie.* Elle se relève sur les genoux et, d'un coup, l'avale jusqu'à la racine. Lentement elle remonte vers le gland et elle se détache après lui avoir donné un baiser bruyant, enfantin. *Mets-toi sur la chaise.* Il s'assoit. Elle lui grand

ouvre les jambes, s'agenouille et lui donne du plaisir avec sa bouche. *Viens sur moi.* Elle se lève, soulève la jupe, écarte sa petite culotte, écarte les grandes lèvres et cherche de l'introduire.

((Dans une autre version, elle se mouille le sexe avec ses doigts ; dans une autre encore c'est lui qui quand elle écarte sa petite culotte se penche et la lèche ; dans une autre... mais ce qui compte pour la jalousie, c'est dans tous les cas la blancheur de la culotte, les doigts qui tirent vers un côté et l'apparition du rouge et du noir)).

Plus délicat. Laisse-moi faire. Elle promène le gland sur le clitoris. *Si tu continues comme ça, je viens. Arrête.* Elle arrête, s'assoit sur ses cuisses et se penche pour l'embrasser tout en imprimant des mouvements saccadés à son cul.

((Dans certaines versions la chatte était tellement mouillée que la bite glissait à l'intérieur et il venait. Et alors, moi aussi je venais ce qui m'avait fait passer à la version plus longue)).

Pourquoi on ne prend pas un café pour... pour... prolonger. J'ai n'ai plus vingt ans et si je viens il me faut... Ne te préoccupe pas, mais c'est très bien, un café. Elle s'enlève et se remet son chemisier pendant qu'il s'enfile les pantalons. Ils boivent leur café assis devant la grande table. Il lui caresse les seins

((J'ai essayé plusieurs fois d'imaginer des scènes dans la cuisine, mais ça n'a jamais fonctionné, car immanquablement la scène à quatre pattes dans la cuisine de Montréal faisait tout basculer)).

Il se lève, tourne la chaise pour qu'elle ait le cul collé à la table, s'agenouille, lui ouvre les jambes. Elle soulève ses fesses pour qu'il puisse enlever la petite culotte complètement trempée qu'il renifle. *Ne fais pas ça... j'ai honte.* Elle avance ses fesses pour qu'il puisse la pénétrer, mais il enfle le gros doigt dans le sexe et l'index dans le trou du cul et lui suce le clitoris. Elle met ses mains derrière la tête qu'elle branle toujours plus vite. Lentement les gémissements se transforment en cris très sourds. Il lui enfle la main. Elle vient en éjaculant... *Mets-toi à genoux.* Lentement elle se met à genoux tandis qu'il continue avec sa main...

((Je commençais souvent à me masturber quand il lui enfilait la main.))

Les noon, sont toujours plus fortes, plus roques. Une éjaculation comme il n'en avait jamais vu. Sur le parquet des flaques d'eau comme si elle avait pissé. *Arrête... Arrête... Non encore...*

((Inutile de dire qu'à ce stade du film je venais, moi aussi.))

Jamais vu ça. Assieds-toi. Je salis le fauteuil et la jupe. Prends de l'essuie-tout. Elle s'essuie le sexe et les cuisses, elle met quelques feuilles sur la chaise et elle s'assoit. *Mon dieu. Jamais vu ça. Attends un instant et je t'aide. Non, je le fais.* Elle ferme les yeux. Il termine le rouleau. *Enlève la jupe. Non, je ne veux pas. Allons de l'autre côté ici tout est collant. Maintenant c'est à moi de te faire venir.* Elle lui y défait la ceinture, lui baisse les pantalons et le suce lentement, doucement, lentement. *Je viens. Attends. Pas dans la bouche.* Elle le sort. Il vient silencieusement entre ses mains.

((ici les variations sont très nombreuses : dans la première version, elle avalait, dans une autre il venait sur les seins...))

Tiens, un mouchoir. Elle s'essuie les mains et puis elle reprendre à le sucer. Lentement, doucement. Lentement il durcit. Quand elle lui met un doigt dans l'anus, il redevient dur comme avant. *Prends-moi maintenant.* Elle se met à quatre pattes avec les épaules sur le fauteuil. Il se met à genoux derrière elle et la pénètre en s'accrochant à ses cheveux. *Mets-moi les mains sur les hanches.* Elle éloigne le fauteuil et pose

les épaules par terre. *Plus fort. Plus fort.* Tout en gardant les mains par terre, elle redresse ses jambes. Il se relève, mais le sexe sort. *Attends.* Il s'assoit sur le fauteuil. *Assieds-toi sur moi... le dos vers moi.* Il ouvre les jambes, elle recule et l'accompagne dans le vagin. Il avance son bassin et elle pose les pieds sur ses genoux. Avec ses mains sous les fesses, il l'aide dans ses mouvements. *Je suis fatiguée.* Elle descend. *Je préfère face à face.* Elle s'assied sur ses cuisses et le raccompagne à l'intérieur. *Mets-toi un peu plus droit qu'on puisse s'embrasser.* *Tu prends la pilule ? Oui. Viens. Il n'y a pas de danger. Je viens. Oui, viens. Moi aussi. Viens. Viens. Je viens. Je te... je te... Non ne dis rien... ce sont les sexes qui disent...*

((ici, si je n'étais pas venu, la tension de la jalousie se transformait en rage puis en tristesse, puis en découragement puis en un demi-sommeil triste où je me répétais sans cesse que j'étais malade. Si j'étais venu, j'étais envahi d'un sens de solitude suffoquant.))

This is the end my friends.